

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE ROI DES VOLEURS

QUATRIÈME PARTIE — LES HÉRITIERS DE LA PESTE

VI

C'était au mois de mai, la peste venait d'éclater en Provence, mais elle l'ignorait et avait emmené avec elle mademoiselle Léonide.

Cette dernière, qui était également d'origine méridionale, ne dédaignait pas le plaisir de cette villégiature. Non seulement Saint-Méran tenait à ce qu'elle suivît la comtesse, mais le domaine du Vigier était plein d'agrément pour elle avec son printemps embaumé, ses fruits naissants et déjà magnifiques, ses belles soirées voluptueuses. D'autre part, sa coquetterie plus encore que sa beauté, ses toilettes parisiennes lui valaient aussi des succès dont elle était friande.

Le domaine était très important. Il comprenait presque tout un village et était couvert de plantations de grand rapport, en huile, en mûrier, en parfums. De sorte que le bien patrimonial de Jeanne était de beaucoup supérieur à celui de Saint-Méran.

Maxime avait fait le calcul comparatif de ces deux fortunes et savait qu'en se séparant de la comtesse, il ne la réduirait point à la misère.

Le procès intenté par Henri s'instruisait avec une rapidité qui n'était pas ordinaire. Maxime, bien qu'il en eût dit, n'osait point employer les moyens déloyaux dont il avait menacé madame de Saint-Méran et déshonorer le nom qu'il portait. De plus il ne possédait point dans la magistrature de hautes influences qui

pusseut contre balancer celles que le chevalier du fond de sa retraite faisait agir.

Le vieux Du Vigier, pour remonter le moral de sa fille, la tenait au courant de ses efforts et des promesses ou des encouragements qu'il recevait de ses amis. Il avait beaucoup d'estime pour Henri et lui citait souvent des particularités du séjour de ce jeune homme en Provence, qui prouvaient la supériorité de son cœur et de son esprit.

Il lisait ses lettres en même temps qu'elle et, comme elle, il les relisait, y goûtant non seulement l'expression sincère des meilleurs sentiments, mais un style original, une saveur littéraire.

Ce fut à cette époque qu'Henri, par la publication soignée d'un petit volume de vers, prit rang parmi les poètes parisiens.

Au lieu d'enterrer son œuvre dans une librairie obscure, il s'adressa à une de ces maisons qui, par le luxe de leurs publications, ont conquis l'estime des amateurs de livres et jusqu'à l'admiration d'un public qui ne les lit pas. Le papier de Hollande, les vignettes et les cul-de-lampe dus au burin des artistes en renom, rien n'avait été épargné pour

assurer au nouveau "favori d'Apolon" une place dans les bibliothèques.

Il n'est pas étonnant que les vers de son fils prissent le cœur de Jeanne. Elle en fut émue ; puis elle en fut fière.

Le livre était signé Henri Du Vigier et était dédié à M. le chevalier Du Vigier.



Lâche ! exclama Gruthus.

En somme, disons-le de suite, puisque nous n'aurons plus à revenir sur ce sujet, les poésies de Du Vigier n'étaient pas une œuvre durable, mais la promesse d'un grand talent.

Tandis que la joie revenait ainsi au cœur de Jeanne de Saint-Méran, un événement douloureux s'appêtait à la frapper. Un jour qu'il voulait relire une lettre de son petit-fils, le chevalier ne la trouva plus où il l'avait laissée ; méthodique comme beaucoup de vieillards, et méfiant aussi, il pensa qu'elle lui avait été dérobée. Ses soupçons se tournèrent vers Léonide.

Sans rien dire à sa fille, il monta à pas de loup chez la femme de chambre, dont il ouvrit la porte brusquement. Ses soupçons se vérifièrent.

Léonide était occupée à copier les passages les plus intéressants de la lettre d'Henri et n'eut pas le temps de dérober son travail au vieillard qui marcha rapidement vers elle.

—Tiens ! que faites-vous là ?

Elle couvrit de la main la lettre et la copie.

—J'écris à ma famille, répondit-elle.

—C'est pour la première fois ?

—Mais pardonnez...

—Et à quoi peut vous servir la lettre de mon petit fils ? demanda Du Vigier, en cherchant à s'emparer de ce qu'elle cachait.

—Mais, monsieur, vous vous trompez. Quelle lettre ?

—Celle que vous tenez là.

—Monsieur, c'est à moi.

—Donnez, vous dis-je. Ne me résistez pas. Je savais que vous me l'aviez dérobée.

Comme il lui maniait rudement les doigts et que déjà elle se sentait démasquée, Léonide céda. Le chevalier reprit sa lettre et presque en même temps s'empara d'un cahier sur lequel elle écrivait.

—Et qu'est ce que cela ?

Un coup d'œil suffit à l'instruire du joli commerce que faisait la femme de confiance de Jeanne.

—Misérable, dit-il, vous vendez celle qui vous nourrit. C'est à Maxime que sont destinées ces notes. Ceci me donne la clef de bien des perfidies. Mais je m'étais déjà douté que vous me trahissiez. J'aurais le droit de vous châtier comme toute servante infidèle. Je pourrais vous retenir en prison, mais je vous laisse aller et je vous permets de rejoindre votre complice. Ce carnet de notes est la preuve de votre trahison. Il pèsera d'un grand poids contre votre complice !... Allons ! faites votre paquet, il faut que dans une heure vous ayez quitté la maison.

Déjà le chevalier s'éloignait, quand tout à coup, se ravisant :

—A propos, fit-il, vous nous trahissez, vous nous volez notre correspondance, il me semble juste que je prenne connaissance de la vôtre.

Léonide à ces mots eut un sourire railleur et un regard où éclatait le sentiment de la supériorité dans le mal.

—Vous pouvez chercher mes lettres, dit-elle, je ne les laisse pas traîner, moi !

—Vous correspondiez avec Maxime ? A quelle époque remonte votre trahison ?

—Je n'ai rien à vous dire, fit la femme de chambre. Je ne fais plus partie de votre maison. Je pars.

—Vous le prenez trop haut, ma fille ; avant de vous en aller, vous aurez à demander pardon à genoux à madame de Saint-Méran, et, si vous êtes insolente, je vous ferai fouetter dans la cour, devant mes gens.

A cette menace, Léonide blêmit de terreur ; elle était domptée.

Le chevalier descendit chez lui afin de prévenir Jeanne, Ce fut un coup cruel pour elle. Et plus tard, en lisant le cahier de copies de Léonide, en voyant les phrases détachées, les mots soulignés, elle comprit les calomnies de Maxime, elle vit clairement l'intention de la perdre de réputation. Elle ne voulut point des excuses de Léonide et refusa de la revoir.

S'entretenant ensuite avec son père, elle convint d'instruire Henri de ce qui se passait. Quelque nouvelle machination était à redouter. Peut-être, sans qu'il le sût, avait-il, près de lui, un domestique qui remplissait le même rôle que Léonide près de sa mère. En ce cas les lettres de la comtesse étaient volées ou copiées.

Mais ce n'était pas tout. Le même valet, payé par Maxime, pouvait au dernier moment lui enlever tous les papiers d'Henri, y compris la déclaration de Colette.

La comtesse écrivit à son fils de lui retourner toutes ses lettres, ainsi que ses papiers les plus précieux, pour être mis en sûreté chez le chevalier Du Vigier.

Henri était sûr de l'honnêteté de son valet de chambre, mais il s'empressa d'obéir. Rien n'eût été plus facile que de le voler ; il dédaignait d'être prudent, et était de ces hommes qui rougissent d'avoir à se méfier.

Le cœur léger et l'esprit dans les nues, le jeune poète vivait dans la sécurité morale la plus complète quand le malheur s'acharna contre lui et le frappa de ses coups redoublés.

VII

LA CHASSE À L'HÉRITIER

Ici s'arrêtait le mémoire qu'on vient de lire et que Ratiboule avait tiré de la correspondance de Jeanne de Saint-Méran et de son fils Henri.

—Voilà, daron, dit-il, ce que nous apprennent vos lettres pestiférées. Ce qui leur donne un certain intérêt, c'est que le procès est toujours pendant et que les deux adversaires, Maxime et Henri, vivent encore.

—Le procès, fit Cartouche, me paraît fort compromis pour l'héritier légitime, puisque la poste a enlevé la comtesse et son père.

—Et peut-être Henri, fit Balagny.

—Peut-être ! répéta Ratiboule ; car la prudence la plus élémentaire devait le retenir à Paris, et qu'aurait-il été faire dans ce lieu d'horreur ?

—En tout cas, nous saurons où il est, dit Cartouche. Il m'intéresse, ce garçon-là ; puis si son frère de lait ne tient pas à nous acheter la correspondance, c'est à lui que nous nous adresserons.

—Naturellement, fit Balagny ; puisque Maxime a le sac, c'est vers lui que nous devons nous tourner tout d'abord.

—Maintenant, reprit le daron, j'offre les rafraîchissements les plus variés aux "Trois-Poissons." Là, sans avoir l'air d'y attacher la moindre importance, nous pourrions nous informer de ce qu'est devenu le poète Du Vigier.

—Eh bon Dieu ! s'écria le docteur, ce qu'il est devenu, vous venez de le faire entendre.

—Comment cela, docteur ?

—Déjà dans votre esprit il n'est plus à l'hôtel de Saint-Méran.

—C'est vrai. La majorité de Maxime est arrivée ; il est

entré en possession de ses droits, titres et propriétés héréditaires et il a dû flanquer à la porte de l'hôtel de Saint-Méran, son malheureux frère de lait. Voilà ce que logiquement on peut supposer, j'en parierais.

—C'est bien là mon idée, dit Ratiboule, et j'ajouterai que tous mes vœux sont pour l'héritier légitime.

Tout en causant ainsi, les trois amis se dirigèrent vers le repaire de la rue Mandar. Là déjà ils avaient rencontré d'Entragues, le Chevalier et Gruthus Dubourguet, excellent noyau pour une nouvelle entreprise ; ils les y retrouvèrent de nouveau. Après avoir causé de choses et d'autres, le daron dit en riant :

—J'ai fait tout à l'heure, en venant ici, une belle trouvaille. En entrant dans la rue du Bout-du-Monde (actuellement rue Montorgueil), j'ai cru heurter du pied un portefeuille, je me baisse et...

—Pas du tout, interrompit d'Entragues, c'était un porte-bonheur.

—Non, ce n'était pas cela.

—Quoi donc ?

—Un petit livre.

—Peuh ! fit d'Entragues.

—Qu'en as-tu fait ? demanda Gruthus.

—Je l'ai rejeté ; c'était un volume de poésies et je n'aime pas les vers.

—Cela dépend, dit Gruthus ; par exemple ceux du poète Lagrange-Chancel, contre le Régent, c'est très amusant.

—Ce n'était point l'auteur des *Philippiques*, répliqua Cartouche, mais un poète peu ou point connu, "Henri Du Vigier."

—Je le connais, moi, fit le Chevalier avec vivacité.

—Comment cela ? demanda Cartouche.

—Parce qu'il demeure dans mon voisinage, ici près rue du Bout-du-Monde. C'est un grand jeune homme, mince et d'élégante tournure, qui n'est pas depuis longtemps dans le quartier.

—Riche ? interrogea Balagny.

—Non, à ce qu'on assure, bien qu'il soit noble et d'une bonne famille de Provence. La poignée de son épée est d'acier. D'ailleurs, un poète est rarement riche, vous savez cela.

—Ce doit être quelque original, dit Cartouche, je serais curieux de le voir.

—Je te le montrerai, quand tu voudras, daron, ce n'est pas difficile. Tous les jours, à une heure, il va dîner chez un restaurateur des Halles.

—Eh bien, à demain, dit Cartouche. Le rendez-vous est ici entre midi et une heure.

En sortant des "Trois-Poissons," Balagny dit à son chef :

—Je compte que tu ne feras aucune ouverture au poète Du Vigier avant d'avoir vu le comte de Saint-Méran.

—D'accord, répondit Cartouche, mais il n'est pas mauvais de voir ce que représente le premier, puisque l'occasion s'en présente.

Cartouche et le chevalier furent exactes au rendez-vous qu'ils s'étaient donné.

Après avoir bu un coup, le daron et son fanandel se rendirent rue du Bout-du-Monde pour y guetter au passage le poète Du Vigier.

Celui-ci se croyait parfaitement inconnu rue du Bout-du-Monde ; et déjà on y connaissait non seulement sa vie présente, mais une partie de son passé.

On savait qu'il était poète, qu'il portait le nom de sa mère, que celle-ci était morte sans pouvoir lui laisser sa fortune et qu'il

allait plaider en Parlement contre M. le comte de Saint-Méran. Et cependant il n'avait jamais causé avec personne !...

Grâce à l'espionnage, mademoiselle Léonide était informée de ce qu'il devenait. Elle savait que tel jour il était allé voir le curé de Montrouge, resté son ami, et tel autre jour s'était rendu chez son avocat.

Le Chevalier n'eut pas besoin de le désigner à Cartouche pour que celui-ci le reconnût. Henri Du Vigier était bien tel que le lui avait dépeint le récit de Ratiboule. Il regarda ce grand enfant avec un sentiment voisin de la compassion.

—Il est bien tel que je me l'étais figuré, dit-il, un pauvre gargon égaré dans un endroit où il ne rencontrera ni un lecteur ni un ami.

—A-ton des amis quand on est pauvre ? fit le Chevalier.

—Quelquefois, répondit Cartouche. Mais ce jeune homme a l'air rupin. Il a chaîne et montre d'or. Enfin il me plaît et j'en voudrais à qui lui boulinerait sa toquante. Tiens-le pour dit, Chevalier, et fais-en part aux amis.

Le Chevalier, avec la connaissance du cœur humain que donne la longue pratique du vol à la tire, hooha la tête à cet avis du maître.

—Il est plus prudent de ne jamais parler de montre et de chaîne d'or, dit-il. Inutile de tenter la vertu. Quant à moi, je n'attends pas après ce poète pour déjeuner.

L'impression de Cartouche avait été si heureuse que dans le courant de la journée, s'étant rendu avec Balagny à l'hôtel de Saint-Méran pour y traiter des papiers, il fut satisfait de n'y trouver personne.

—Vois-tu, dit-il à son lieutenant, cette affaire de la cassette n'aura été pour nous qu'un amusement. Le Saint-Méran ne doit pas tenir énormément à ces lettres de la comtesse Jeanne. Nous n'avons d'autre parti à en tirer que de les remettre à Du Vigier.

—Ce n'est pas ce qu'il y a de mieux. Enfin, fais en ce qu'il te plaira.

Le lendemain le poète Du Vigier recevait la correspondance de sa mère et ses papiers avec une petite lettre explicative signée "Dominique Cartouche."

La surprise d'Henri, sa joie, ne sont pas à dépeindre, mais on en aura l'idée par le sonnet suivant qu'il fit insérer dans un petit journal appelé "Le Mercure" :

Il est encore des gens qui préfèrent l'honneur
A des biens mal acquis, j'en porte témoignage ;
Je n'en citerais pas à remplir une page,
Mais si leur nombre est faible, il n'en est que meilleur.

J'avais dans mon pays laissé mon héritage.
Un noble de hasard, un comte usurpateur,
Me le fit enlever par un voleur à gage,
Par un aventurier surnommé le Craqueur.

Cependant j'ignorais cette infâme entreprise ;
Or, mes amis, jugez quelle fut ma surprise
Lorsque directement, sans qu'il m'en coûtât rien,

Dans un billet charmant pour tout ce qui me touche.
Je reçus un avis du célèbre Cartouche
Qui me restituait mes titres et mon bien !

Ce nouvel exploit de notre héros reçut ainsi une publicité considérable. Tout Paris apprit du même coup le retour de Cartouche et sa belle action.

Le daron s'en amusa beaucoup et en congut pour Du Vigier de nouvelles sympathies. Il déclara hautement, au "Pistolet" et aux "Trois-Poissons," qu'il le prenait sous sa protection,

Cette explosion de bienveillance fut diversement appréciée de ses fanandels ; presque tous n'y virent qu'un accès de ridicule vanité et en rirent entre eux à ses dépens. Quelques-uns même le blâmèrent sévèrement ; Gruthus Dubourgnet entre autres qui déclara que c'était aussi ridicule à un "pégriot," à un "boulineux," un "grinche," s'appelât il Cartouche, de faire le généreux et de jouer le rôle de chevalier errant, qu'à un grand seigneur de "greffir" des "toquantes." On n'était pas voleur pour s'amuser à de pareilles farces. Il ajouta un mauvais jeu de mots : "Que le renom de Cartouche allait se perdre puisque les vers s'y mettaient."

Mais la personne qui fut le plus vivement impressionnée par le sonnet de Du Vigier, fut Maxime de Saint-Méran. En apprenant que les papiers étaient entre les mains d'Henri, il ne recula plus devant un dernier crime.

VIII

LES REMORDS D'UN BAVARD

Le Chevalier, nous l'avons dit, demeurait rue du Bout du Monde, non loin de Du Vigier. Deux ou trois jours après ce que nous venons de raconter, il apprit par des bruits insolites qu'une chambre restée vide à côté de la sienne avait un nouveau locataire. Ces bruits singuliers étaient propres à l'intriguer.

Le voisin le soir parlait tout seul, puis parcourait sa chambre à grands pas, enfin gémissait comme une âme en peine. Le rencontrant sur le palier :

—Vous avez donc été malade cette nuit, mon voisin ? lui demanda-t-il.

—Non, répondit l'inconnu. Pourquoi cela ?

—Je vous ai entendu vous agiter et vous lamenter si longtemps.

—Ah ! fit l'autre, que voulez-vous, chacun a ses peines.

—Vous devriez boire un coup avant de vous coucher ; le remède est souverain contre la tristesse.

La nuit suivante même bruit, mêmes lamentations. Le Chevalier prit une bouteille d'eau-de-vie et deux verres et alla frapper à la porte de son voisin.

—Je vous apporte mon remède, dit-il.

L'autre ne se formalisa point de ce sans-façon, et ils trinquèrent.

Après quelques gorgées de ce généreux cordial, l'inconnu fit des confidences.

—Vous allez rire de moi, dit-il ; ce qui me fait tant de chagrin, c'est le sort d'un jeune homme qui demeure vis à vis de nous.

—Qui donc ? Serait-ce M. Du Vigier, le poète ?

—Précisément. Je ne puis le voir sans gémir. Sa vue me fait du mal.

—Mais en quoi le trouvez-vous si à plaindre ? Vous m'étonnez beaucoup. C'est fort bizarre.

—C'est que vous ne savez pas ce que je sais, monsieur. Un grand danger menace ce jeune homme.

—Ah !... Quel danger ?

—La mort.

—Diable ! Quelqu'un voudrait-il lui couper la gorge.

—Oui, monsieur.

—Comment savez-vous cela ?

—Je l'ai entendu dire.

—Il a donc des ennemis ?

—Un seul, mais riche et puissant.

—Oui-da !... fit le Chevalier pensif.

Il versa de nouveau à boire et reprit :

—Et c'est cet ennemi puissant et riche qui vous a confié son projet de vengeance ?

—Oui, monsieur.

—Eh bien, je suis fixé sur votre compte.

—Comment cela ?

—Si, dit le Chevalier, cet homme a pris pour confident un pauvre diable tel que vous, c'est qu'il l'a fait entrer dans son dessein.

—Que voulez-vous dire ? fit l'autre avec inquiétude.

—Qu'il vous a choisi pour complice. Ne me démentez pas !... C'est inutile. Et voilà pourquoi vous perdez la tête, mon bonhomme. Voilà ce qui vous rend fou. Vous avez promis de tuer le poète et, le moment venu, le courage vous manque. Un étourdissement vous prend, comme à un homme qui, pour la première fois, monte sur un toit sans savoir s'il est sujet au vertige.

L'inconnu, sans répondre, se prit la tête à deux mains et se mit à pleurer en balbutiant des paroles sans suite. Ce demi fou achevait sa raison dans l'ivresse. Son voisin lui laissa le temps de s'apaiser et reprit :

—On vous a promis de l'argent pour faire ce mauvais coup ?

—Oui, monsieur, mais je ne suis pas capable d'un crime, je n'en ferai rien et renonce à l'argent, j'aime mieux rester misérable.

—Vous avez tort, l'ami. Ce que vous ne ferez point, un autre le fera.

—Quand je vois ce pauvre jeune homme travailler tranquillement dans sa chambre, sortir, passer chaque jour près de moi sans se douter de rien, tout mon être se révolte contre cet affreux projet, et une voix me crie : Tu ne frapperas point cet homme-là !

—Mais comment avez-vous promis ?...

—J'ai promis... j'ai cédé. L'appât de l'or m'a ébloui ; j'ai tant souffert de la pauvreté ; j'en souffre tant encore. Mais plutôt mourir de faim !

—La somme offerte est donc bien forte ?

—Pour moi c'est une petite fortune. Oh ! tenez, à cette heure, je ne regrette rien de ces deux mille livres. Je me sens soulagé de vous avoir avoué le secret qui m'étouffait. Cette nuit je dormirai et demain j'irai avertir ce noble jeune homme. Je ne serai pas moins généreux que Cartouche.

IX

GRUTHUS

Dans cet intarissable bavard qui éprouvait le besoin de conter ses peines au premier venu, on a reconnu Jean Rozy, dit le Craqueur. Bien qu'il ne fût pas scrupuleux et eût consenti à voler pour Saint Méran, il reculait devant le crime.

Le lendemain matin, il fit comme il l'avait dit, il alla trouver Henri Du Vigier et lui dit :

—Monsieur, je désire vous donner un avis utile ; mais, auparavant, je vous prie de me donner votre parole, que vous ne ferez rien pour me retenir et ne me dénoncerez pas à la police.

—Parlez, vous n'aurez rien à craindre de moi, répondit le poète.

—Monsieur, je tiens de source certaine que le comte de Saint-Méran a juré de vous faire assassiner.

—Ah ! comment cela ?

—C'est tout ce que j'ai à vous dire.

Rozy salua et se retira en poussant un grand soupir, en raison de l'effort qu'il avait dû faire. Henri le suivit des yeux avec stupéfaction. Il n'eut pas même assez de présence d'esprit pour le remercier de sa démarche.

—Pardi !... je m'en doutais bien ! murmura-t-il entre ses dents.

Mais sa tranquillité n'en fut pas troublée. Il ne changea point de logement et ne modifia en rien ses habitudes. Il est même probable que cette âme noble ne ressentit contre Maxime aucun mouvement de haine.

Après avoir remis ses papiers en sûreté, entre les mains de son avocat, il attendait le résultat du procès avec la confiance qu'inspire une cause juste, que l'on peut perdre sans honte.

Cependant, le soir même de la visite de Rozy, le Chevalier avait régalé les habitués des "Trois Poissons" de son aventure de la veille. Cartouche et Balagny n'étaient pas là et, à plus d'un point de vue, c'était regrettable : ils auraient, dans ce bavard, reconnu le Craqueur.

Le Chevalier tourna en charge cette scène bizarre, dépeignant cet ahuri qui reculait, en tremblant, devant la victime désignée, pleurant l'or qu'il n'avait pas le courage de gagner le couteau à la main, déplorant tout à la fois sa misère et l'affreuse condition mise à l'amélioration de son sort.

Gruthus avait écouté avec grande attention le récit du Chevalier et demeurait pensif.

Duchâclelet était, dans cette ménagerie de fauves, un animal fort dangereux, sournois comme un ours et sanguinaire comme un tigre. Insociable, jaloux, envieux, il ne se rapprochait de ses compagnons que pour les épier, savoir ce qu'ils voulaient faire, aller à la proie avec eux lorsqu'il y croyait trouver son avantage. Comme il était robuste et maniait habilement toutes les armes, il jouissait d'une certaine considération dans la clique des Cartouchiens. Il avait été militaire et sortait de la garde royale où quelques escroqueries et des duels trop heureux l'avaient compromis. Sa face de tigre, aux pommettes saillantes, à la bouche presque sans lèvres et sans menton, indiquait sa vocation de brute féroce.

Cartouche ne lui faisait pas peur. En entendant le Chevalier répéter le mot de Rozy sur la générosité de Cartouche, cela lui fit hausser les épaules. Cependant il avait pris bonne note de tout ce que le Chevalier avait dit et s'était déjà tracé un plan.

Le jour suivant il alla trouver Rozy, à une heure où il savait son voisin absent. Il l'aborda sans préliminaires.

—Bonjour, monsieur ; je suis un ami de votre voisin et, comme les amis de mes amis sont les miens, je viens vous voir et causer avec vous.

Le Craqueur l'écoutait, le regardait avec une appréhension muette. Gruthus, sans y être invité, prit une chaise et dit :

—Je suis un homme habitué à aller tout droit à son but, comme un sanglier, et à dire ce qu'il veut sans entortillage, vous vous accoutumerez à cela. Je sais déjà par votre voisin que vous êtes un homme mou, sans volonté, plein d'hésitation ; et je me charge de vous mettre le feu au ventre, autant dans votre intérêt que dans le mien. Je sais aussi dans quelle partie vous travaillez : vous vivez de ce que vous trouvez dans les poches d'autrui.

—Moi, monsieur ! qui vous a dit ?

—Un instant, Bertrand ! ne nous scandalisons pas pour si peu. Je vous dis que vous êtes de la pègre ; n'ayez pas peur, je ne suis pas le sergent chargé de vous emballer.

— Mais pourtant, permettez... ?

—Je ne vous permets pas de nier l'évidence. Ou vous a

eu capable "d'estourbir" un chrétien, c'est que l'on avait de votre moralité une opinion peu avantageuse. Mais ne tremblez pas, l'homme qui vous parle a suriné plus de pantes et greffi plus de bourses qu'il n'en faut pour aller en Grève. Je m'appelle Gruthus Dubourguet, et je suis connu de toutes les cliques de Pantin.

—Très bien, monsieur Gruthus, hasarda Rozy, mais enfin je ne vois pas ce qui me vaut tant de compliments de votre façon et, avant tout, l'honneur de votre visite.

—Je vais vous le dire, fit Gruthus. A ce que m'a appris votre voisin, vous avez une affaire superbe que vous vous sentez incapable de mener à bonne fin.

—Je ne sais ce que vous voulez dire.

—Vous le savez fort bien. On vous a proposé de "refroidir" un certain Du Vigier, votre voisin actuellement. Le niez-vous ?

—Non, répondit Rozy en baissant les yeux.

—On vous a offert pour cela deux mille livres, n'est-ce pas ?

—Oui, mais...

—Mais, au moment d'agir, continua Gruthus, vous avez soi-disant éprouvé des remords, c'est-à-dire que vous avez eu la peur et vous avez renoncé à l'affaire.

—Cela est vrai ; j'ai été saisi de remords et j'ai renoncé à ce crime.

—Vous êtes un imbécile, un "pante." Vous allez le comprendre. Si le nerf vous manque pour l'action, si vous ne vous sentez pas assez fort, vous n'avez qu'à prendre un fanandel, et partager le "fade" avec lui.

—Je vous dis que le remords m'a arrêté.

—Eh bien ! reprit celui-ci, puisque tu n'es bon à rien, conduis-moi chez celui qui te paye et présente-moi pour remplaçant. J'y gagnerai le double. Veux-tu ?

Par un phénomène bizarre et propre aux gens irrésolus qui ne voient pas au fond de leur conscience et ne savent jamais ce qu'ils veulent, le Craqueur qui le matin renouait à l'attentat et à ses deux mille livres, en voyant ces dernières prêtes à passer dans la poche de Gruthus, éprouva un regret anticipé. D'autre part aussi il devait appréhender d'aller se désister de ce qu'il avait promis. Il répondit donc :

—Non ; c'est impossible...

—Tu préfères partager ?...

—Oui, dit-il avec accablement.

—Tope ! fit Gruthus en tendant au Craqueur sa main large comme un battoir.

Et le Craqueur, les yeux baissés, blême et défait, mit sa main dans celle de son maître.

—Maintenant, reprit celui-ci, fai-sons notre plan, il y a trois endroits où nous pouvons frapper cet individu : chez lui, chez toi, ou dans la rue. Écoute, avant de répondre, ce que j'ai à te dire. Ce qui peut te paraître le plus sûr est peut-être le plus dangereux. Chez lui par exemple. A quelle heure est-il dans sa chambre ?

—Le soir très tard, ou le matin.

—C'est-à-dire, fit Gruthus, aux heures où tout le monde est rentré, ou n'est pas encore sorti. Et il n'a qu'une chambre ?

—Oui.

—Par conséquent son logement n'a qu'une seule issue et, si je ne le tue du premier coup, s'il lutte, s'il crie, il nous faut fuir au milieu des locataires accourus, dans un escalier étroit. C'est dangereux. Pour prendre son homme au gîte, il faut qu'il soit seul, endormi ; et qu'il y ait deux issues ; du moins dans

un quartier populeux comme celui-ci, où une maison divisée en cent compartiments ressemble à l'arche de Noé.

— Autre hypothèse : — Chez toi, tu n'es séparé que par des cloisons : le danger est le même.

— Enfin la rue. Cela m'irait mieux, l'espace et le grand air. Dans la rue on peut bousculer un passant, feindre une querelle. Un ami vient pour vous séparer et saisit les bras de la victime. Celle-ci tombe. On se sauve. Les badauds avant tout s'occupent du blessé, et l'on a trois ou quatre rues pour se donner de l'air et des maisons qui communiquent à deux rues, — comme nous en avons une là en face de ta maison qui donne rue Montmartre (cette maison existe encore). Si le blessé n'est que légèrement endommagé, ce n'est rien. S'il est atteint mortellement, c'est le regrettable résultat d'une rixe. Enfin nous possédons dans ce quartier des maisons qui nous servent de refuge et que tu dois connaître.

— Moi ? fit le Craqueur étonné.

— Eh bien, je te les indiquerai, à l'occasion. Nous en avons une ici près où tu pourras me suivre en cas de danger.

— Où donc ?

— Il est inutile que tu la connaisses à cette heure. On ne confie pas légèrement un secret à un bavard comme toi. Il ne reste donc plus qu'un point à fixer. C'est dans la rue que j'exécuterai l'homme. A quelle heure y passera-t-il ?

Le Craqueur, que cet horrible sang-froid du bandit épouvantait, se prit à trembler. Sa pensée un moment se troubla. Le crime lui apparut dans son horreur. Encore une fois il eût voulu se dédire.

— Ah ! pauvre Du Vigier ! fit-il. Poète infortuné ! Dois-tu périr à la fleur de l'âge... Eh quoi ! c'est moi qui ce matin ai voulu te sauver, moi qui t'ai averti, qui va guider contre toi un bras meurtrier !...

— Je te demande, imbécile, à quelle heure il descendra dans la rue ?

— Entre midi et une heure, pour aller dîner, répondit le Craqueur d'une voix dolente.

— Bien. A midi, je serai en face de ta maison et je t'attendrai. Je porterai l'habit de garde-française, et j'aurai mon épée. Ne me fais pas droguer, je t'y engage.

Sur cette recommandation, qui était aussi une menace, Gruthus Dubourguet se leva pour sortir. A la porte il ajouta :

— Et sur ta vie, pas un mot à ton voisin !

Un instant après le misérable Rozy était seul, épuisé d'émotion et comme anéanti ; il n'avait de courage ni pour le bien ni pour le mal. Il passa une partie de la nuit à se lamenter sur sa misère, sur le malheur qui lui était survenu dans la forêt de Bondy et sur le crime auquel il avait consenti. Cependant il étouffa ses plaintes, de façon ne pas éveiller l'attention de son voisin.

X

EN RIOLLE

Gruthus retourna rue Mandar en quittant Rozy ; il craignait que Cartouche ou Balagny n'y fussent venus et n'eussent appris que la vie du poète était menacée. Il n'y trouva personne. Cartouche et son lieutenant étaient partis en "riolle," en noce, comme l'on dit aujourd'hui.

Une coïncidence voulut que Cartouche, ayant quelqu'un à rencontrer, se rendit, le lendemain, sur la place Saint-Eustache entre midi et une heure.

Il était là depuis quelques minutes, promenant autour de

lui son regard toujours inquiet, quand dans les flots mêlés, qui montaient et descendaient la rue du Bout-du-Monde, il distingua un individu qui, ainsi que lui, piétinait sur place et paraissait attendre quelqu'un.

Faisant appel à des souvenirs déjà lointain, il se rappela l'homme du bois de Bondy, Rozy le Craqueur.

Que faisait là cet homme ?... Des soupçons s'élevèrent dans son esprit. L'homme de Saint-Méran attendait sans doute au passage le poète Du Vigier. Pourquoi ? Pour quelque communication verbale peut-être.

Cartouche était séparé de lui par une cinquantaine de pas. Il tournait le dos à Saint-Eustache et Rozy faisait face à l'entrée de la rue. Il avait grande envie d'aller à lui, mais il craignait de manquer son rendez-vous.

S'il eût soupçonné un sinistre dessein, il n'eût pas hésité, mais la présence du Craqueur, homme inoffensif, ne donnait à penser rien de semblable ; et d'ailleurs, depuis qu'il avait étendu sa protection sur le poète, il ne craignait rien pour lui.

Il guettait Rozy pour lui faire signe, quand une main le frappa sur l'épaule. Il se retourna ; c'était Ratichon.

Mais au même instant des coups de feu tirés près de là retentirent, des cris affreux : " A l'assassin ! Arrêtez-les ! " s'élevèrent au milieu d'un indescriptible tumulte.

Un pressentiment saisit Cartouche. Le Craqueur et Du Vigier ne devaient pas être étrangers à l'événement.

Le daron, qui avait tout à craindre de la police, n'hésita pas à courir dans la bagarre.

Que s'était-il passé ? Le Craqueur attendait Gruthus qui l'avait rejoint presque en même temps que Ratichon accostait Cartouche. Gruthus portait le costume militaire et une épée. En peu de mots il avait tracé son rôle à son complice.

Sur ces entrefaites Henri Du Vigier, fidèle à ses habitudes, s'acheminait tranquillement vers la place, plus attentif au mauvais pavé qu'aux passants. Comme il atteignait l'extrémité de la rue, le Craqueur vint à lui, le salua et l'obligea à s'arrêter.

Gruthus coudoya brutalement le jeune homme et, comme celui-ci se retournait, il le regarda insolemment en l'appelant imbécile. Henri s'écria avec indignation :

— Coquin ! passe au large, ou je t'apprends à vivre !

— Que signifie ? fit Gruthus en portant la main à son arme.

Voyant une querelle, les passants s'écartèrent. Le brigand, ayant les coudées libres, en profita pour tirer l'épée ; mouvement qui fut aussitôt imité par Henri, mais avec moins de bonheur.

— Insolent ! dit-il encore.

— Lâche ! exclama Gruthus en fondant sur lui avec une fureur factice.

Du Vigier para, mais le Craqueur, jouant son rôle, lui retint le bras en s'écriant d'une voix lamentable :

— Messieurs ! messieurs ! que faites-vous ?

Et Du Vigier reçut l'épée de Gruthus dans la gorge. Il tomba à la renverse et son arme s'échappa de sa main.

Au lieu de le soutenir, Rozy voulut prendre la fuite, ainsi que l'assassin, mais les témoins du meurtre avaient vu clair. Plusieurs se jetèrent sur lui et entourèrent Gruthus qui espéra pour se dégager. Des cris " Au meurtre ! A l'assassin ! " s'élevèrent formidables. Cartouche put voir Gruthus agitant son épée et le Craqueur entraîné dans une allée.

Dans le même moment, deux exempts, Leroux et Bourlon, s'ouvrirent un passage vers l'assassin. Celui-ci, qui les connaissait, ne les attendit pas à la pointe de l'épée, il fouilla dans sa poche et tira sur Bourlon à brûle-moustache. Ce malheureux

fut sa seconde victime. Il y eut autour de lui un mouvement d'épouvante ; il tira son deuxième coup et, dans la fumée, dans le tumulte mis à son comble, frappant des pieds et des mains, l'assassin gagna l'allée de la maison à double issue, dont nous avons parlé, et s'échappa. De la rue Montmartre il rentra dans la rue Mandar et se cacha aux "Trois-Poissons."

Il n'était pas très satisfait et se démenait sans cesse contre "cet imbécile qui s'était laissé prendre." Son but n'était qu'à moitié rempli. Comment toucherait-il la récompense promise sans l'intermédiaire du Craqueur ?...

Cependant Henri avait été transporté dans une maison du voisinage. Mais la large épée du bandit lui avait ouvert la gorge et l'artère carotide ; avant qu'un chirurgien eût pu le secourir, il expirait.

Ce meurtre commis en plein jour, au milieu de Paris, avec une incroyable audace et dont le vol, croyait on, avait été le mobile, frappa le public de stupeur. "On voit bien, disait-on, que Cartouche est de retour." L'exempt Leroux, que Gruthus avait manqué, affirmait que ce dernier appartenait à la clique de Cartouche, et tout le monde n'avait pas lu le sonnet où le pauvre Du Vigier rendait hommage au bandit.

Cartouche quitta le théâtre du meurtre dans une colère sourde, qu'il savait dissimuler, mais qui ne le rendait que plus redoutable. Il remonta au "Pistolet," pour prendre le temps de caver sa haine contre Gruthus Dubourguet, et méditer sa vengeance.

A partir de ce jour, Gruthus et lui furent deux ennemis mortels.

—Je le sens, dit-il à Balagny, et je suis convaincu qu'il le pense comme : il faut qu'un de nous deux disparaisse.

—S. ton sentiment est vrai, répliqua Balagny, tant pis pour toi.

—Pourquoi ? fit Cartouche.

—Parce que vous n'êtes pas d'égale force et n'employez pas les mêmes armes.

—A l'épée, je ne me connais pas de maître et je puis l'obliger à se battre.

—Quelle folie !... Gruthus, s'il n'était sûr de te tuer, n'accepterait pas. Je te dis qu'il a d'autres armes.

—Lesquelles ?

—La délation, la trahison.

—Le crois-tu de la mouche ?

—Il en serait bien capable, dissimulé comme tu le connais ; et je te répète : Si la haine que tu soupçonnes devient sa conseillère, il te vendra. Félicite toi déjà qu'il n'est pas arrêté pour l'affaire Du Vigier, il t'aurait vendu pour obtenir sa grâce et toucher les 2,500 livres. Tous les moyens lui sont bons, surtout les plus lâches.

—Ce que tu me dis là me frappe, dit Cartouche devenu pensif. Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, nous n'avons point de ménagements à garder. Il faut agir. Il faut exécuter cet ours et nous en débarrasser au plus vite.

—Il importe d'abord, reprit Balagny, de ne plus nous montrer rue Mandar, afin de paraître l'oublier ; puis il serait bon de faire le vide autour de lui. Il est trop bien déjà avec deux des nôtres, des anciens fanandels comme Labranche et d'Entragues. Des hommes comme Le Chevalier, sont encore trop bons pour lui.

—Le Chevalier devra choisir entre lui et moi, entre les "Trois-Poissons" et le "Pistolet." L'Évangile l'a dit : On ne saurait servir deux maîtres.

"Le Chevalier a trop de langue et j'aurais à craindre ses indiscretions auprès de celui qui doit être le daron de la rue Mandar..."

—Nous verrons, dit Balagny. Qui sait ? Si Gruthus est largement payé par Saint-Méran, il partira en riolle et nous ne le verrons plus de quelque temps.

—Je saurai cela demain, dit Cartouche.

—Par qui ?

—Par une femme que j'enverrai aux "Trois-Poissons."

—La grande Jeanneton ?

—Je n'aurai garde ; une autre. Qui oserait parler de moi devant Vénus ?

Le lendemain soir, Cartouche envoya en reconnaissance une fille du "Pistolet," la Manon-le-Roi, mais elle ne revint pas avec les nouvelles qu'il attendait.

XI

APRÈS LE MEURTRE

Gruthus, pendant vingt-quatre heures, n'était pas resté inactif, et nous allons rendre compte de l'emploi de son temps.

Fidèle à son système d'attaquer de front les difficultés, il était allé tout droit à l'hôtel de Saint-Méran et avait brusqué les consignes en disant aux domestiques qui lui barraient le passage, qu'il n'avait pas de compte à leur rendre et voulait parler de suite à leur maître pour une affaire d'importance capitale.

Monsieur, ce jour-là, n'était pas disposé à recevoir. Il avait appris, en même temps que la mort d'Henri, l'arrestation de Rozy et chez lui le mécontentement le disputait à la satisfaction ; mais comme par-dessus tout il était inquiet et avide de nouvelles, il consentit à recevoir l'inconnu.

Il était dans une petite pièce d'une disposition particulière et que l'on ne rencontrerait nulle part. C'était une petite salle carrée réservée au premier étage, entre deux appartements, et destinée à leur servir de vestibule commun. Cette pièce était située au-dessus de la grande porte de l'hôtel et prenait jour sur un balcon spacieux, de forme ventrue, par une porte-fenêtre. Trois portes la mettaient en communication avec le premier étage. Ses dispositions avaient plu à Maxime qui en avait fait un petit salon. Ce fut là qu'il reçut Gruthus Dubourguet.

—Dès que celui-ci parut, il le trouva sans doute de mine peu rassurante, et d'un geste l'arrêtant au seuil de la porte :

—Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

L'autre, sans se déconcerter et n'oubliant pas qu'il parlait à un complice, lui répondit avec fermeté :

—Je me nomme Gruthus ; c'est moi qui ai tué votre ennemi Henri Du Vigier.

Maxime le considéra et changea de visage ; cet homme ne mentait pas ; sa physionomie était bien celle d'un assassin. Il fit effort pour dominer son trouble cependant, et par un reste de prudence feignit l'étonnement.

—Que signifie ?...

—Vous avez promis à Jean Rozy, pour ce meurtre, la somme de deux mille livres. Rozy est un imbécile et un poltron ; incapable de remplir la mission dont vous l'avez chargé, il s'est adressé à moi. J'ai accepté à la condition de partager la récompense promise.

—Ce Rozy dont vous parlez, est un fou ; je ne sais ce que vous voulez dire.

Ce fut au tour de Gruthus de changer de visage. Un éclair de colère brilla dans ses yeux.

—Pas de plaisanterie, dit-il, j'ai mille francs à toucher ici ; e ne sortirai pas sans les avoir reçus.

—Des menaces ? fit Maxime affectant plus d'assurance qu'il n'en avait au fond.

—J'ai dit ; répliqua Gruthus.

—Regardez l'heure, dit-il en indiquant une pendule ; je vous donne cinq minutes pour réfléchir et payer. Quand on n'a pas d'argent, il faut faire ses affaires soi-même.

—N'essayez pas de m'intimider, reprit Saint-Méran. Vous êtes, dites-vous, l'assassin de Du Vigier, je puis vous faire arrêter.

—J'ai dit que j'avais tué ce jeune homme : je n'ai été que le bras de votre volonté. Quant à me faire arrêter, je vous en défie.

—Vous m'accuseriez du meurtre peut-être ? fit Maxime.

—Assurément.

—Mais ce Rozy, dont vous m'avez parlé, pourquoi l'a-t-on arrêté, puisque vous êtes le coupable ?

—Ah ! vous manquez de détails ?

—Je l'avoue.

—Je consens à vous en donner ; mais je vous ferai observer que j'attends encore que vous m'offriez une chaise.

Maxime rougit de dépit.

—Eh bien, asseyez vous, répondit-il brusquement.

Gruthus reprit, lorsqu'il se fut assis :

—J'avais dit à Jean Rozy que je me chargeais de tuer le jeune homme, mais que je voulais choisir mon terrain, et j'indiquai l'entrée de la rue d'où je savais pouvoir m'échapper. Il fut convenu que son rôle se bornerait à aborder le jeune homme, que je ne connaissais pas, à l'arrêter un moment et à occuper son attention. Ce n'était pas bien difficile. Comme il s'acquittait de cette tâche, je bousulai brutalement Du Vigier. Il se retourna vers moi ; des propos injurieux s'échangèrent. Nous tirâmes l'épée et, au moment où nos lames se croisaient, Rozy, en bon apôtre, feignit de s'interposer si bien que le pauvre garçon se découvrit et reçut un coup droit dans la gorge. Les passants qui s'étaient arrêtés pour voir s'indignèrent de la maladresse ou de la coquinerie de Rozy et tombèrent sur lui, tandis que moi je me faisais place avec mon épée et, bientôt après, me défendais contre deux exempts à coups de pistolet. Telle est l'histoire, monsieur. Vigier est mort, Rozy est arrêté et moi j'ai l'honneur de vous réclamer mille francs.

—C'est une horrible affaire ! fit Maxime.

—D'accord.

—Ce Rozy est un peu fou et très bavard.

—Sans doute.

—Il va tout rejeter sur moi.

—N'en doutez pas.

—C'est abominable !...

—Tout à fait abominable. Mais revenons à l'objet de ma visite.

—Vous êtes tenace, vous. Mais je ne vous connais pas. Le premier venu peut venir me raconter une histoire et si je vous donnais de l'argent pour me débarrasser d'une importunité, j'aurais l'air d'être votre complice.

—Donnez toujours, insista le bandit d'un ton menaçant.

—Je n'ai pas d'argent sur moi. Attendez-moi cinq minutes.

(A CONTINUER.)

Commencé le 6 août 1885 — (No 293).

VARIÉTÉS

Le petit Jacques est auprès du lit de sa grand'mère malade.

—Ah ! mon pauvre enfant, dit la grand'maman, je suis bien malade ! Je vais mourir.

—Que veux-tu ? bonne maman, dit simplement le petit Jacques, c'est que le bon Dieu a besoin d'un "vieux ange."

* * *

En chemin de fer :

—Alors, vous êtes artiste ?

—Oui... j'appartiens à une troupe qui parcourt l'étranger pour y jouer les chefs-d'œuvre français.

—Hé !... hé !... c'est "l'art pour l'exportation ?"

—Mon Dieu, oui !

—C'est comme moi.

—Monsieur est comédien ?

—Non... je suis "marchand de cochons."

NOS PRIMES

Jusqu'à nouvel ordre, à tout nouvel abonné, nous donnerons en prime la collection complète du FEUILLETON contenant les ouvrages suivants :

POUR UN AN : — UNE PIASTRE

L'Homme des Grèves — Le Crime d'un Autre — L'Amour à L'Épée — Un Noviciat — La Vengeance d'une Mère — Galanterie mal Récompensée — La Main Mystérieuse — En Temps de Guerre — La Cible de Guido Ventura — Fidèle à sa Tombe — La Réprouvée — L'Influence de L'Amour — Le Dévouement d'une Épouse — Insurgé contre la Morue — le commencement du ROI DES VOLEURS maintenant en cours de publication, et LA FILLE DE MARGUERITE. — Ce dernier feuilleton, à lui seul, embrasse plus d'une année de notre journal.

POUR DEUX ANS : — DEUX PIASTRES

Tous les ouvrages ci-haut mentionnés et les suivants : — LES DRAMES DE L'ARGENT — LES MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE.

POUR TROIS ANS : — TROIS PIASTRES

Tous les feuilletons ci-dessus et les suivants : — UNE VENGEANCE DE PEAU ROUGE — LA DEMOISELLE DU CINQUIÈME — LA GRANDE HALTE — LE TESTAMENT SANGlant.

POUR QUATRE ANS : — QUATRE PIASTRES

Tous les ouvrages complets ci-haut nommés et les suivants : — LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN — LA DAME DE PIQUE — EXILI L'ENPOISONNEUR.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés d'une année ou plus recevra en prime toute la collection ci-dessus énumérée et, en plus, le journal pendant un an.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année. Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,

Boîte 1986.

No 475 Rue Craig, Montréal.